

Marcel MAUSS (1928)

“L’œuvre sociologique et anthropologique de Frazer”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
Courriel: jmt_sociologue@videotron.ca
Site web: <http://pages.infinit.net/sociojmt>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
Site web: http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Marcel Mauss (1928)

“ L’œuvre sociologique et anthropologique de Frazer ”

Une édition électronique réalisée à partir du texte de Marcel Mauss (1928), « *L’œuvre sociologique et anthropologique de Frazer.* » Extrait de la revue **Europe**, 17, 1928, pp. 716 à 724. Texte reproduit in **Marcel Mauss, Oeuvres. 3. Cohésion sociale et division de la sociologie** (pp. 525 à 434). Paris: Les Éditions de Minuit, 1969, 734 pages. Collection: Le sens commun.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format LETTRE (US letter), 8.5’’ x 11’’)

Édition du 12 octobre 2002
réalisée à Chicoutimi, Québec.



“ L’œuvre sociologique et anthropologique de Frazer ”

par Marcel Mauss (1928)

Marcel Mauss (1928), « L’œuvre sociologique et anthropologique de Frazer. » Extrait de la revue *Europe*, 17, 1928, pp. 716 à 724. Texte reproduit in *Marcel Mauss, Oeuvres. 3. Cohésion sociale et division de la sociologie* (pp. 525 à 434). Paris: Les Éditions de Minuit, 1969, 734 pages. Collection: Le sens commun.

Sir James est la modestie même. Ni lui, ni l'auteur de ces lignes n'aiment les panégyriques. En ceci, Sir James est même un modèle : il est indifférent à ce qu'on écrit d'éloges et de critiques à propos de qui et de quoi que ce soit. Il déteste cette sorte de publicité où le critique se taille une réputation dans celle de celui qu'il loue, ou aux dépens de l'honnête travailleur qu'il censure. Il ne fait même que médiocrement attention aux théories et aux méthodes. Il en tient, en tout cas, fort peu compte. Il ne cherche qu'à promouvoir la science et les études. Il n'a de reconnaissance que pour ceux qui découvrent les faits et,

de temps en temps, pour ceux qui savent les bien arranger. Sincèrement, sans aucun orgueil, il n'a qu'un idéal : transmettre aux autres ses immenses connaissances.

Cependant, il serait étrange que s'abstînt d'une manifestation comme celle-ci, au moins l'un de ceux qui ont le plus anciennement utilisé les travaux de Sir James et les ont le plus constamment portés à la connaissance des étudiants et des lecteurs français. Après Durkheim et Marillier, nous n'avons jamais cessé d'entretenir des relations intimes avec Sir James George Frazer, avec son oeuvre, sa pensée et sa personne. C'est pour nous un devoir de marquer les nombreuses connexions qui nous reliait à lui, nous, sociologues et anthropologues français. Et voilà pourquoi nous nous faisons ici violence en parlant de son oeuvre au lieu de travailler de notre côté, et nous faisons violence à Sir James en parlant de lui, au lieu de le laisser travailler dans son appartement haut perché de Londres, dans ses « rooms » de Trinity College, ou de le laisser jouir de ses promenades en plein air et de ses repos aimablement sociaux.

*

**

C'est Sir James lui-même qui a choisi pour sa chaire de Liverpool le titre de *Social Anthropology* et qui a fait la fortune de ce mot en Angleterre et dans tous les pays de langue anglaise. Il n'a voulu être ni un anthropologue pur, ni un sociologue pur il a été les deux à la fois. Même, en ceci, il s'est limité il ne s'intéresse dans les choses humaines qu'à ce qui est social, ou plus précisément, comme il dit, social et religieux, et comme nous dirions nous-mêmes en France, juridique et religieux. Car il exclut la civilisation matérielle, économique, etc., du social, suivant la nomenclature habituelle anglaise. Et de même, inversement, quand il fait de la sociologie, il ne s'intéresse qu'à ceux des faits sociaux qui sont les plus généraux, les plus humains, et même à ceux dont la connaissance peut le mieux servir à expliquer la littérature classique et, par son intermédiaire, l'homme. Il n'a d'ailleurs jamais perdu de vue cet ensemble de disciplines, toujours florissantes en Écosse et en Angleterre dont il est l'un des meilleurs représentants, et qu'on appelle « l'humanisme ». Il s'est ainsi placé au carrefour de plusieurs traditions et son nom sera inscrit pour toujours sur ces trois différentes voies qu'il a suivies.

*

**

Il a commencé par de solides études de droit. Tout jeune il fut entraîné dans une autre direction par ses amis écossais. Ceux-ci, après Tylor, et d'un autre point de vue, étendaient les doctrines anthropologiques à l'histoire comparée des religions sur laquelle dominaient alors, en Angleterre, les méthodes périmées maintenant du brillant Max Müller. Mac Lennan qui découvrit la généralité du totémisme ; Andrew Lang, ami et élève de Mac Lennan, dont le beau talent de mythologue et de folkloriste se dispersa trop ensuite ; Robertson Smith, génie plus profond, qui avait joint la rigueur mathématique et logique aux scrupules du philologue et de l'historien et à une science encyclopédique (il fut directeur de *L'Encyclopaedia Britannica*) ; tous Écossais, ils décidèrent de la carrière du jeune légiste gradué du Temple. Il faut noter cette tradition écossaise. Elle est faite de clarté, de liberté, de rationalisme, d'élégance courageuse ; il faut remarquer cette simplicité d'argument et d'exposition ; le scrupule d'exactitude de l'œuvre et la pensée de Sir James tiennent de ces origines. Il est le digne héritier des philosophes d'Edimbourg, des grands Écossais du XVIIIe siècle ; de Hume, fécond, profond et merveilleux écrivain ; de Robertson ; d'Adam Smith qui fonda une science, et dont les écrits de toutes sortes sont encore valables. Et, par eux, il s'apparente à nos Encyclopédistes, confrères et amis des grands Écossais et des Anglais, surtout à Voltaire, dont il a l'esprit simplificateur, le charme de l'exposition et l'art de composer des édifices de faits à la fois aérés, vastes et beaux. Même, les fragments de poésie et de littérature personnelle qu'il a produits et cette manifeste sympathie avec les beautés des mythes et des expressions littéraires de la pensée collective (morceaux choisis de la Bible) ; ce souci de ce qu'il y a de naïf, de pur et d'idéal dans la vie populaire ; ces légères tendances à une sorte d'exposition romancée ; tout cela, chez Sir James, a une fraîcheur toute gaélique, britannique si l'on veut. Enfin son style charmant, toujours concret, met toute son oeuvre à la portée de tous. Et là encore son talent le remet dans la lignée des Encyclopédistes français et anglais du XVIIIe siècle. Comme eux il a destiné expressément ses livres « à éclairer » l'humanité sur elle-même, à lui tendre le miroir « de ses erreurs » et de « ses idées justes ».

Autour de ces trois principes : collectionner les faits sociaux ; tirer de ces collections une idée simple qui les éclaire ; montrer, sous tous les aspects fantasmagoriques et fugitifs ou fondamentaux qu'il prend dans l'histoire, l'unité de l'esprit humain : voilà la tâche que Sir James s'est assignée. Autant qu'un

homme seul et une méthode individuelle nécessairement partielle peuvent réussir en une si grande entreprise, on peut dire franchement qu'il a réussi. Il s'imagina avoir toujours quelque chose à mériter, à la suite de chacun des honneurs qu'on accumula sur lui, avec un certain retard. Il commet une erreur. On va voir quelle œuvre d'homme il a produit.

*

**

Il a commencé par son admirable article « Totemism » de *l'Encyclopaedia Britannica*. Voici quarante ans passés que Durkheim le lut tout de suite. Avec les articles « Taboo » et « Sacrifice », de Robertson Smith, l'admirable édition de cette époque contient ainsi trois des travaux qui orientèrent nos sciences. Ce sujet, additionné de compléments dans plusieurs articles, pris et repris pendant vingt-cinq ans, a fait l'objet d'une importante monographie, infiniment utile, en quatre volumes, *Totemism and Exogamy*. Une partie seulement en est connue du public français grâce au résumé traduit par Mme de Pange ¹.

Cependant Sir James préparait ce *Golden Bough*, ce *Rameau d'or* autour duquel, comme dans la légende, un travail magique a fait naître une vraie forêt de faits toujours plus grande. Le livre est devenu une sorte d'Encyclopédie de la science des religions, partielle certes, mais sur certains points aussi complète qu'on la peut rêver.

Des trois éditions, 1892, 1900, 1910 à 1916, disons que nous gardons toujours un souvenir enchanteur de la première ; chef-d'œuvre d'art littéraire et, pour l'époque, chef-d'œuvre de pensée mythologique et de science religieuse, et de sympathie humaine. C'était un renouveau. Les idées de Mannhardt sur les cultes de la végétation chez les anciens et dans le folklore européen venaient s'y encadrer dans des recherches infiniment plus vastes. Toute l'humanité était considérée. Les investigations s'étendaient du prêtre de Nemi aux rois Moï de l'eau et du feu ; elles partaient de la magie australienne pour arriver à la science, du totémisme pour arriver au sacrifice du Dieu, du tabou polynésien pour monter jusqu'au mythe du beau Balder.

¹ *Les origines de la famille et du clan*. Traduit de l'anglais par la comtesse J. de Pange.

La seconde édition seule a paru entièrement en français ¹, réarrangée d'ailleurs par Stiéber et M. Toutain. Dans le texte anglais, elle conserve encore la composition de la première, mais déjà elle commence à se disloquer et à devenir plus touffue. Cependant, sur le thème de l'histoire du *Rameau d'or* et du prêtre de Nemi, les diverses phrases de la magie, du péril de l'âme, du Roi-Dieu, de sa mort, de la végétation, continuent à être calculées par rapport à l'ensemble. Elles gardent leur proportion. Une hypothèse sensationnelle distingue ce moment de l'œuvre : Jésus aurait été sacrifié dans une fête où l'on mettait à mort, à Jérusalem, une sorte de roi de Carnaval : fête des Lots, fêtes d'Esther, fête correspondant au Saccées de Babylone. L'hypothèse concernant Jésus n'est pas prouvée. Mais l'interprétation de la légende de Mardochée à Babylone, comme écho de la fête des Saccées, et l'interprétation de cette fête elle-même, gagnent du terrain.

La troisième édition a transformé l'œuvre. Le thème du *Rameau d'or* continue à courir comme un léger *leit-motiv* tout au long des onze volumes. On entre et on sort toujours par Nemi de ce vaste temple. Mais chaque partie a maintenant sa composition à part : I. *La magie et l'évolution de la royauté* (traduction Pierre Sayn, en préparation, 2 vol.), en partie traduite sous le titre : *Les origines magiques de la royauté* par M. Paul Hyacinthe Loyson II. *Tabou et les périls de l'âme* (traduction Peyre, 1 vol.) III. *Le Dieu qui meurt* (trad. Pierre Sayn, 1 vol.) ; IV. *Adonis* (traduction de Lady Frazer, 1 vol.), *Attis et Osiris* (1 vol., traduction Peyre, *Annales du Musée Guimet*) ; *Voir Les esprits des blés et des bois* (tract. Pierre Sayn, 2 vol.) ; VI. *Le bouc émissaire* (1 vol., traduction Pierre Sayn) ; VII. *Balder le Magnifique* (trad. Pierre Sayn, sous presse, 2 vol.). Chacune devient une partie dans une collection. Elles sont à moitié connues du public français sous leur forme intégrale. Mais elles sont entièrement connues de lui sous la forme de l'excellent Résumé du *Rameau d'or* que Sir James et Lady Frazer ont trouvé le temps, la force et le courage de publier pour nous Français. Cette fois c'est bien. C'est devenu une véritable moitié d'Encyclopédie des sciences religieuses, histoire et comparaison réunies. Le livre est d'un maniement facile grâce à un index (t. XI), et grâce à une bibliographie (*ib.*) qui constitue par elle-même un excellent guide dans le choix des sources.

Littérairement il faut préférer les deux premières éditions. Pour l'usage, la dernière est incomparable. Ce sont d'ailleurs les monographies qui sont le plus achevées. *Adonis*, *Attis et Osiris* resteront. Mais une sève abondante circule partout. Les renseignements, les rapprochements ingénieux s'accumulent. Les

¹ La traduction française de la 3e édition, entièrement terminée, est en cours d'impression (5 vol. déjà parus.)

veines ouvertes en tous sens dans le corps puissant du *Raineau d'or* seront longtemps saignées.

Mais Sir James est infatigable et à la recherche constante de nouveaux mérites. Il a voulu, - et grâce aux *Gifford Lectures* dont il fut chargé comme son maître et ami, Robertson Smith - il a pu compléter ces temps-ci cette Encyclopédie.

Trois volumes (un quatrième suivra) ont été consacrés aux *Croyances à l'immortalité : chez les Australiens, les Mélanésiens, les Polynésiens et les Micronésiens*. (Les Indonésiens suivront.) Il n'est plus question d'une monographie complète des croyances et des pratiques concernant la mort dans toute l'humanité. Et au fond, cela suffit.

Deux volumes sont parus sur le *Culte de la nature* dus aussi aux *Gifford Lectures*. Nous dirons ailleurs franchement et complètement ce que nous en pensons. Excellents pour les faits européens, discutables pour les autres, ils ne nous semblent pas aller au fond des choses.

Il ne faut pas oublier non plus le *Folklore dans l'Ancien Testament*, dont l'Abrégé, mais enrichi de notes et de bibliographies, a paru dans une excellente traduction française (de M. Audra). Les livres de Sir James ne sont généralement pas systématiques. Celui-ci l'est encore moins. Il est composé de pièces détachées. Et c'est de folklore qu'il s'y agit. Il faut entendre par là quelque chose de distrait entre des thèmes séparés, comme sont isolés les uns des autres les usages populaires, à la différence des religions toujours plus ou moins unifiées. De plus, cette série d'essais : sur le Déluge, sur les cultes de pasteurs, sur la famille hébraïque, etc., sont comme plaqués sur des textes épars de la Bible. Certains sont loin d'être achevés et ne prétendent pas du tout l'être. Tous sont suggestifs. L'œuvre est d'ailleurs occasionnelle. Elle a été faite au cours des études hébraïques de Sir James, elle a été écrite comme en se jouant, par bribes et par morceaux, avant et pendant la guerre. On peut ne pas aimer ces méthodes. Mais elles ne sont pas sans attrait. Le livre a en tout cas un immense succès, surtout en pays de langue anglaise. Car, quelque'inconvenient qu'il y ait à ces procédés, leur emploi, dans ce cas, a tout de même eu un résultat. Il a forcé les gens qui ont la religion du « Livre » à penser que leur « Livre » est, comme les autres, un produit d'humanité. Cette oeuvre, à notre avis, est moins importante que le *Golden Bough* ou le « Totemism » ; elle rajeunit moins les problèmes. En elle, Sir James a fait moins pour renouveler ses propres méthodes qu'il n'avait fait du côté ethnographique et sociologique

dans son *Immortalité ou dans son Culte de la nature*¹. Cependant elle fourmille de véritables petites découvertes scientifiques, en particulier de mythologie et de sociologie juridique.

*

**

Car c'est un côté de ces travaux que l'on n'apprécie généralement pas assez, et qui cependant leur assure une longue durée. Tous, sans en excepter un, et y compris quelques articles non réimprimés, abondent en excellentes découvertes de détails. L'abondance des faits accumulés, la parfaite discrétion avec laquelle l'auteur écarte toute idée de priorité, toute vanité théorique, font que des foules d'interprétations, de corrections, d'hypothèses justes et neuves, sont présentées, au cours de ces grands livres, comme des choses naturelles, sans importance. Bien des doctorants et bien des académiciens sont aussi gradués que Sir James sans avoir fait une seule trouvaille de la valeur des siennes ; et ils peuvent piller impunément Sir James parce que lui ne publie pas séparément et longuement chacune de ses observations de détail. Son idée que Ju-no et Ju-piter sont le couple doublet du genius individuel suffirait à illustrer un romaniste. Son analyse de Sminthée Apollon, de l'Apollon des rats, celle d'Artémis de Sparte ont été bien vainement critiquées par les hellénistes. Il a supposé que les « Osiris végétants » se manifestaient dans un rite populaire, et les archéologues ont trouvé de ces Osiris. Il a soulevé le problème de la naissance miraculeuse ; et les anthropologues et les ethnologues en débattent, et maintenant, grâce à lui, les faits abondent à ce sujet. Il a identifié d'innombrables totems. Il a commencé à classer, car il ne prétendit à rien de plus, un grand nombre de tabous et de rites magiques. Il a décomposé les fils de nombreux tissus mythiques. Il a désarticulé de nombreuses cérémonies complexes. En tout, il a été non seulement un « anthropologiste social » mais aussi très souvent et très longtemps un archéologue très fin et un historien très ingénieux et très fécond.

¹ La première partie du premier volume a été traduite en français *Les dieux du ciel*. (Trad. Pierre Sayn, Librairie de France, Paris.)

*

**

Car Sir James dans toute la vaste carrière qu'il a parcourue a porté partout avec lui non seulement sa clarté et sa positivité, mais encore ce que l'on appelle en anglais, d'un mot intraduisible, sa « scholarship » : les belles traditions et l'érudition des vieux humanistes, des « scholars », celles de son université, celle de son grand College, Trinity, pour lequel il a tant fait et qui a tant fait pour lui. Sir James est le savant de *Cambridge* type. Il y remplace maintenant, dans l'estime de ceux avec lesquels il a tant vécu, Isaac Taylor auquel il me présentait voici trente ans. Il y est entouré de la vénération des jeunes et des vieux. C'est en partie pour enrichir cette érudition, pour en faire quelque chose de plus humain et d'intérêt plus général qu'il est devenu un anthropologue. Mais il n'a jamais quitté sa première vocation. Il est un classique amoureux des classiques et il a rendu à l'humanisme plus qu'il ne lui devait. A lui seul, il a autant fait dans cette voie que tout un collège. Son oeuvre entière s'encadre dans ses préoccupations classiques ; on dirait parfois qu'elle se brode sur ce fond.

Il est parti dans la vie savante pour mieux connaître la Grèce et Rome. Et c'est aux auteurs latins et grecs qu'il revient après avoir atteint le sommet de ses forces.

La deuxième de ses grandes oeuvres est son *Pausanias*. C'est un commentaire perpétuel, en sept volumes, à ce premier *Guide en Grèce*, à ce premier guide de toute l'histoire littéraire, peut-être encore le premier par l'intérêt théorique. N'était ce positif et sec, mais lumineux et précis et fidèle *Itinéraire*, presque tout de l'ancienne Grèce, hors des grandes cités, serait encore inconnu. C'est un travail difficile que de le suivre Pas à pas, de n'y laisser rien d'incompris..., quand on peut comprendre. Par Moment les facultés de vision théorique de Sir James y tiennent du miracle. C'est bien longtemps après avoir publié cet ouvrage qu'il est allé le vérifier sur place ; et il a trouvé exactes, - elles l'étaient en effet -, les idées qu'il s'était faites de la géographie ancienne de la Grèce (*Sur les traces de Pausanias*, traduction française de M. Roth).

Les publications de textes, éditions critiques avec traduction et commentaires, sont une autre façon de Sir James de se rendre utile à l'humanisme et à l'anthropologie.

Il a ainsi publié, dans la collection Loeb, un excellent *Apollodore*.

Il finit en ce moment une édition des *Fastes* et des *Métamorphoses* d'Ovide. Cette édition sera critique ; elle comprendra une traduction littérale et littéraire, elle sera enrichie comme d'un trésor d'abondantes notes philologiques, historiques, mythologiques, archéologiques, sociologiques et folkloristiques. Sir James avait déjà édité sous deux formes différentes les *Morceaux choisis de la Bible*. Certaines des courtes notes qu'il y ajouta sont de précieuses histoires littéraires : ainsi celle où, avant M. Gilson, il fait l'histoire de la ballade de Villon à partir du fameux verset de l'Ecclésiaste.

*

**

Tentons d'être complet. Une oeuvre d'art peut n'être que suggestive. L'histoire d'un savant doit être, elle, véridique, et il y faut tout dire.

Sir James est loin d'avoir été et d'être, comme le croient ceux qui le connaissent mal, le solitaire isolé dans sa propre pensée. Sa vie scientifique n'est pas tout entière dans son oeuvre écrite. Elle est aussi dans celles des autres qu'il a suscitées, qu'il a aidé à Produire ; elle est dans ses interventions, dans ses collaborations. Sa présence, son enthousiasme ont rendu sa science florissante à Cambridge. La regrettée Jane Harrison, M. Cornford, M. Cook, l'ont suivi. Mais c'est surtout aux recherches sur le terrain qu'il a apporté son aide. Il a publié un excellent questionnaire de folklore. Avec son ami Sir William Ridgeway, avec son autre ami, le docteur Haddon, il a fait partir de Cambridge de nombreuses et illustres expéditions, Haddon, Rivers, Hodson, Roscoe ont été aidés par lui. De ce dernier et des oeuvres de Spencer et Gillen, il fut un collaborateur. Il n'a jamais marchandé son intérêt, ni son appui matériel et moral à aucun ethnographe. Il a aidé dans leur quête les chercheurs de faits.

*

**

Enfin soyons franc. La recherche des idées pour elle-même, de l'enchaînement logique, n'a pas été le fort de ce grand producteur. Ou, si l'on veut, l'enchaînement de la pensée religieuse et morale n'a pas beaucoup intéressé Sir James - moins que le détail pittoresque et que l'interprétation isolée de chaque fait. - M. Sayn vient d'extraire de ses ouvrages ce qui s'y trouve de plus théorique (*L'homme, Dieu et l'immortalité*). Tout dans ce volume

d'extraits est intéressant, tout y est surtout admirablement écrit. Mais la nature et la fonction des institutions et des représentations humaines ne nous semblent pas assez profondément analysées.

Il n'est pas sûr que les méthodes de Sir James n'aient pas été dépassées de son vivant. Il n'est pas sur que ses idées triomphent. Elles sont moins solidement charpentées que les faits dont il se sert. D'autres ont peut-être creusé de plus profonds, d'autres ont Peut-être creusé de plus longs sillons.

Mais personne n'a labouré un champ plus vaste. Aucun de ses élèves ou de ses contradicteurs n'a construit une oeuvre plus grande ou plus utile, ou surtout plus belle.

*

**

S'il y a des faiblesses, elles proviennent du caractère même de la pensée de Sir James George Frazer. Avant tout, il sait, et avant tout, il sent ; il se préoccupe moins de logique que de convaincre ou de voir.

La raison de cet art n'est pas secrète, mais limpide. Sir James a poursuivi sa carrière d'anthropologue et d'humaniste non pas simplement pour elle-même, mais aussi pour satisfaire son goût du beau, sa sympathie pour les hommes, sa soif de vérité et de bonté.

Il y a aussi chez lui un littérateur et un poète. Ses tentatives dans cette voie, « Sir Roger de Coverley » et d'autres essais ¹, prouvent à tous qu'il sait écrire pour écrire. Toute son oeuvre prouve, à côté, qu'il sait écrire pour dire quelque chose. On le sait en Angleterre et ici. Sir James est toujours un écrivain et souvent un grand écrivain. Toujours populaire par l'uniformité et la simplicité du style ; toujours concret et prenant ; entraînant quelquefois, et sachant revêtir quelques pages d'une pourpre éclatante. Il est sûr que personne n'a écrit sur les mêmes sujets avec plus d'amour et en un plus beau langage. Personne n'aura été en tout plus serviable à sa science, et surtout personne ne l'a rendue plus séduisante. Les noms de nombre d'entre ses contemporains auront disparu de toute mémoire, quand on se servira longtemps encore des éditions de Frazer comme de celles d'Erasmus ou de Casaubon. On se servira

¹ *Heures de loisir*, préface d'Anatole France.

toujours de ses vastes répertoires parce qu'ils sont précieux, parce qu'ils sont bons, et parce qu'ils sont beaux, comme on lit toujours Hume et Voltaire.

Et surtout, même quand cela aussi aura disparu, on relira toujours des pages comme l' « Adieu à Némi ».

Fin de l'article.